

Le Quotidien Jurassien samedi 19 avril 2008

PEINTURE – Œuvres récentes de Claude Gigon à la galerie Selz – art contemporain

Le peintre jurassien explore ses états d'âme pour susciter l'émotion.

Claude Gigon travaille par cycles. Peintre autodidacte, il présente depuis le début des années 90 des œuvres qui passent indifféremment d'une abstraction très organisée, évoquant un univers cellulaire, organique, à une figuration aux formes simplifiées, tirant ces derniers temps sur l'onirisme. Jusqu'au 27 avril, la Galerie Selz – art contemporain, à Perrefitte, présente une série de dessins et d'huiles sur toile conçus ces deux dernières années. Une peinture intériorisée, qui privilégie l'émotion.

C'est à San Francisco, où l'avait entraîné son métier de confiseur, que Claude Gigon, né en 1960 à Porrentruy, s'est lancé dans la peinture. Il suivit les cours de dessin et de sculpture du Centre culturel mexicain de la ville américaine, avant de travailler en autodidacte. Depuis lors, il a présenté une quinzaine d'expositions personnelles, à New-York et San Francisco d'abord, puis dans le Jura, à Chevenez, Delémont, Develier, Moutier, ainsi qu'à Neuchâtel, Lausanne et Lugano. Il a participé à de nombreuses expositions collectives dans la région et dans différentes villes du pays. En 1993, le canton du Jura lui a accordé son Prix artistique, qui lui a permis de séjourner une année à la Cité internationale des arts, à Paris. Claude Gigon a également remporté le concours pour la décoration artistique extérieure du Centre professionnel de Delémont, pour lequel il a réalisé en 2000 une sculpture monumentale en calcaire. Son œuvre est mentionnée dans plusieurs catalogues, et l'année dernière, la galerie Officinaarte, de Lugano, lui a consacré une petite monographie.

Destinée et représentation humaines

Au cours de ces dix dernières années, le peintre jurassien s'est frotté à différents styles. Dans une série de toiles intitulées Entre-deux, il a peint des formes simples aux lignes ondoyantes, poussant jusqu'aux limites de la rupture l'équilibre entre ces masses colorées qui semblent se former, se déformer, d'étirer lentement comme une coulée de lave. L'artiste se réfère ici à l'écoulement lent du temps, alors que dans le cycle des Fissures, apparaissant en 2003, le cercle, la sphère prédominent et plongent le spectateur dans une sorte d'infinité. Ces œuvres évoquent un monde organique, cellulaire, aux formes colorées se détachant sur des fonds sombres qui rappellent du même coup la profondeur de l'espace interstellaire. Dans cet univers abstrait à l'équilibre précaire, on navigue entre silence et fracas, et comme dans le cycle précédent, Gigon semble parler en filigrane de la destinée humaine.

L'homme, il le peindra physiquement dans le cycle suivant, celui des Guerriers, très picassiens avec leurs visages déformés, leurs membres disproportionnés. Les postures sont volontairement théâtrales, mais avec un côté anecdotique, illustratif, qu'on retrouve dans certaines toiles plus récentes représentant notamment des animaux.

De la suavité dans le drame

Indépendamment du sens qu'il leur donne, ces différents cycles témoignent de l'attention que porte Gigon à la facture de l'œuvre, à la matière picturale, aux rendus variés nés d'empâtements, de transparences, de touches vibrées et floues, de couleurs franches ou diluées. Le langage, la manière apparaissent comme aussi importants, si pas plus, que la signification du tableau.

Une petite toile donne son titre à l'exposition : *Exécution sans jugement*, où l'on voit un pendu en érection dilué dans une gamme de verts tendres et lumineux qui confèrent à la scène une fraîcheur contrastant avec la noirceur du thème. En comparaison, *White Fire 2*, sorte de geyser qui rappelle pourtant un univers *floral*, paraît plus dramatique avec ses tons contrastés, et tel petit garçon assis, le sifflet à l'air, serait attendrissant si sa peau rose ne virait à un brun maladif et si son visage ne se résumait pas à une balafre bleu-noir. Le titre, *Vit*, jeu de langage voulu ou non, ajoute à l'ambiguïté de la scène.

Il y a du désastre jusque dans les scènes charmantes, chez Gigon, et de la suavité dans le drame : c'est même la marque de l'artiste que de chercher à déstabiliser par le traitement équivoque de ces thèmes. De grands portraits imaginaires plutôt léchés prennent chez lui les traits d'extraterrestres, de visages de fœtus, d'êtres angéliques ou grotesques, et à l'inverse de petits portraits de facture expressionniste, violemment colorés par touches appuyées et nerveuses paraissent plus près d'un modèle banalement humain... Parmi ces têtes, deux visages entièrement bandés : ici, le peintre reprend une célèbre image choc d'Amnesty (ou d'un mouvement analogue), qu'il dilue, qu'il esthétise, et c'est un peu court.

L'ombre de Redon

En fait, différents styles s'enchaînent dans l'exposition, sages ou dérangeants, tendant tous à un but : le peintre marque une volonté certaine de susciter l'émotion par l'exploration de ses propres états d'âmes. C'est ainsi qu'à côté d'une représentation florale purement décorative (*Fleuraison*) on découvrira l'image volontairement grinçante d'un chien noir écrasé par un pied rose descendu des nuages (*Under*), ou, assis au pied d'un bosquet, le corps rose d'un bébé à tête d'adulte, plongé dans une infinie solitude (*Through*). Ici, comme dans quelques autres œuvres à caractères symbolique, Gigon exploite par le flou, le non-dit, une veine explorée jadis, avec quel haut sentiment poétique, par Odilon Redon, dont le peintre jurassien semble s'inspirer à plus d'une occasion.

Une série de dessins accompagne les huiles, réunis sous le titre parlant de *Portraits d'idées*. La fougue et la noirceur des plus grands fusains dévoilent sans doute la face la plus spontanée et la plus naturelle de l'artiste.

Jean-Pierre Girod